

PAULINA TARASEWICZ

Université de Gdańsk

Quelques remarques sur une femme qui a écrit

Il est de ces existences, en apparence stériles ou peu s'en faut, qui ne laissent pas derrière elles de traces bien élaborées, ciselées, polies, de traces ou de mots d'airain formant ce qu'on est habitué à appeler « un œuvre », et qui pourtant ne nous quittent pas sans nous changer. Ces personnes, aux yeux des gens « comme il faut » ou de ceux qui croient à la supériorité de l'action dont doivent inévitablement s'ensuivre dits et gestes, quels qu'ils soient tant qu'ils sont remarquables, peuvent être perçues comme menant une vie perdue, vaine. Elles-mêmes peuvent le croire, surtout quand elles n'ont pas de travail concret qui puisse justifier leur vie mais qu'elles ont, en revanche, ce qu'on appelle « des ambitions littéraires » et ce qu'on pourrait désigner, peut-être un peu mieux, comme des désirs, voire des besoins : désirs et besoins, parfois des plus ardents, de trouver une forme juste pour exprimer leurs expériences, leurs idées.

« Je suis un raté »¹, aurait écrit – même pas dit – Józef Michałowski pendant une réunion à table, et sur une boîte d'allumettes comme en signe suprême de honte. Le « dernier encyclopédiste », l'un de ceux qui rêvaient, peut-être, « de mener quelque chose à terme », l'un de ceux qui, aspirant à l'idéal – et paralysés par le respect

1 K. Jeleński, « Ostatni encyklopedysta. Wspomnienie o Józefie Michałowskim », [dans :] *Idem, Chwile oderwane*, Gdańsk, słowo/obraz terytoria, 2010, p. 59. En français dans le texte original.

voué à l'exactitude qui pourrait être un autre nom de la vérité –, ne se contentaient pas, ne se permettaient pas de réaliser des commandes, de donner aux autres des résultats imparfaits de leurs recherches, même au prix de leur « carrière »². Et surtout, l'un de ceux qui, comme le conclut Konstanty Jeleński dans son émouvant essai-hommage, n'étant nullement des ratés, permettent aux gens qui leur sont proches de « ressentir qu'il y a des formes de vie, des esprits créatifs et féconds du fait même de leur existence »³.

Il est aussi de ces existences, parfois dépourvues même de biographie ou peu s'en faut, dont il ne nous reste qu'« une œuvre », à peine quelques dizaines de poèmes ou quelques centaines de pages. Il arrive que ces mots soient inachevés, qu'ils cherchent l'expression qui leur soit propre à travers des versions toujours à retravailler, toujours à réécrire. Il arrive de même que ces mots-là condensent en eux et nous disent autant – sinon plus – qu'une vingtaine de volumes occupant, d'après l'expression de Jeleński⁴, trois mètres de longueur sur un rayon de bibliothèque. Il y a, en effet, des mots qui, selon la comparaison d'un autre essayiste polonais, Jerzy Stempowski, valent pour la vie de l'esprit ce que des pierres précieuses valent pour la survie physique. Ces mots-rubis ou émeraudes – surtout à une

2 Cf. *Ibidem*, p. 55, 59 : « Był olśniewającym dyletantem, ale tak prze-pojonym szacunkiem dla nauki rzetelnej, że ten szacunek paraliżował go w jego pracy » ; « Przypuszczałem wówczas, że żywił przez całe życie nadzieję doprowadzenia czegoś do końca », trad. P.T.

3 Cf. *Ibidem*, p. 59 : « Smutno tym bardziej, że tylko bliscy mu ludzie mogli wyczuwać, że są formy życia, umysłowości twórcze i zapładniające przez sam fakt istnienia, i że Józef Michałowski był "twórczy" w tym znaczeniu. Był ekscentrykiem, dyletantem erudytą, ale tak wykończonym, o tak wyraźnych duchowych i estetycznych konturach, że paskudne francuskie pojęcie *ratage* (w którym jest dość karierowiczowska aluzja do powodzenia zewnętrznego) w żadnej mierze się do niego nie stosuje », trad. P.T.

4 Cf. *Ibidem*, p. 52.

époque de guerres, de catastrophes – restent dans la mémoire déshéritée, aussi bien personnelle que collective, quand les supports matériels disparaissent et que le monde tel qu'on le connaissait s'évanouit⁵.

C'est en ces mots que repose une chance de résister à la déchéance ou de renaître de ses cendres, d'autant que ce sont eux qui, même sous la forme rudimentaire de proverbes, peuvent transmettre l'essentiel de la pensée, issue « de l'expérience, le plus souvent amère, des générations »⁶. Eux restent, tandis que « des cataclysmes prochains peuvent, d'un seul coup, effacer des tas de mots imprimés sur du papier, tous les romans fleuves, tous les *cymini sectores*, des fabricants de finesses ne signifiant rien de plus, et des maniéristes dont le bagoût [*sic*] perdra tout de suite son rang littéraire dès que les anciennes capitales auront été réduites à la condition de province »⁷. Tout comme ces mots n'ont rien à voir avec de « jolis vers » – de prime abord, de fausses pierres égalent parfois en beauté les vraies et n'ont cependant pas la même valeur –, l'apport de ces existences-là ne se mesure ni à la quantité des pages qu'elles ont écrites, ni à leur statut, à leur éclat – littéraire, mondain ou autre. Dès lors, il n'est pas plus important que nous en sachions beaucoup, peu ou rien et que leurs biographies – douteuses, lacunaires, à reconstruire à partir de bribes d'informations – relèvent finalement du domaine de la vérité biographique ou du domaine du mythe qui, dans sa version la plus noble,

5 Cf. J. Stempowski, « Rubis d'Orient », [dans :] *Idem, Notatnik niespiesznego przechodnia*, Warszawa, Instytut Dokumentacji i Studiów nad Literaturą Polską – Biblioteka « Więzi », 2012, t. 1, p. 24-31.

6 *Ibidem*, p. 29, trad. P.T.

7 *Ibidem*, p. 31. Cf. « Bliskie kataklizmy mogą zmyć w jednej chwili sterty drukowanego słowa, wszystkie *romans fleuves*, wszystkich *cymini sectores*, producentów nic nieznaczących więcej finezji i manierystów, których *bagoût* straci od razu swą rangę literacką, kiedy dawne stolice spadną do rzędu zaścianków », trad. P.T.

pourrait être une hypostase, autrement lourde de sens, de cette vérité même.

Parmi ces existences-là, il est aussi de celles qui concentrent en elles des angoisses, des malheurs et des espoirs de l'époque, tout en n'étant pas forcément des figures majeures de leur contemporanéité s'exprimant dans les médias, faisant des commentaires à chaque occasion, dont l'avis est attendu et largement commenté. Ce ne sont pas ainsi de simples « témoins » de l'histoire ni, d'autant moins, des « écrivains engagés » dans l'acception la plus répandue de ce terme : de ceux qui prennent parti, souvent sans connaissance – sans une compréhension réelle – de cause, pour donner à leur vie un sens qui lui est et reste, de fait, extérieur. Ces existences-là, tout au contraire, vivent cette cause au plus profond d'elles-mêmes, forcées à cet exercice pénible par un concours extérieur de circonstances, mais aussi par leur propre sensibilité. Il s'agit d'existences marquées par la réalité de leur époque, histoire à venir, souvent d'une manière violente, traumatique, qui cherchent à la comprendre, par la réflexion et par l'action concrète, et essayent de dépasser leur malheur personnel en allant vers les autres, avec leurs corps tout aussi bien qu'avec leurs mots.

Il arrive que leurs expériences et les mots qui en rendent compte – avec l'acuité du regard qu'elles posent sur les événements dont la signification peut facilement échapper aux « grands écrivains », préoccupés qu'ils sont par le regard qui se pose sur eux-mêmes – nous laissent, sinon recevoir, du moins entrevoir une certaine vérité de leur temps. Ces « enfants du siècle » qui ont connu le malheur dans leur chair et dans leur esprit – du fait de leur vie et de ce qu'ils en donnaient aux autres, consciemment ou non, ou grâce à ces quelques mots qui leur ont survécu – se révèlent alors, à leurs contemporains ou aux générations postérieures, être comme des lumières ou, pour employer le mot du

poète, des phares : « Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage / Que nous puissions donner de notre dignité / Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge / Et vient mourir au bord de votre éternité ! »⁸.

Telle semble être, des aveux des personnes qui lui furent proches et d'après les réactions de ses lecteurs, l'existence de Colette Peignot, ou plutôt telles semblent être les existences de Colette Peignot, Claude Araxe, Laure. Sur Colette Peignot nous avons relativement peu d'informations fiables : nous savons qu'elle est née dans une famille bourgeoise de typographes parisiens, nous connaissons quelques faits, quelques dates concernant sa biographie, nous connaissons ses engagements, ses amours, sa maladie. Et pourtant, l'histoire de sa vie est soit narrée par les autres – qui ne sont parfois même pas des témoins oculaires des événements dont ils parlent, mais juste les destinataires premiers de cette histoire, ceux à qui Colette Peignot l'a racontée – soit reconstruite à partir de sa propre narration, celle de *l'Histoire d'une petite fille*, considérée comme un récit autobiographique et qui pourtant, après la leçon que nous avons reçue des théoriciens de l'autofiction, devrait être relue et revue tout aussi bien dans son statut factuel que fictionnel. De Claude Araxe – pseudonyme qui a servi à Colette Peignot aux temps de son engagement au sein du Cercle communiste démocratique quand elle finançait la revue fondée par Boris Souvarine et, avec lui, s'y occupait des travaux de rédaction et de traduction – il nous reste quelques articles et comptes rendus publiés dans *La Critique sociale* et dans *Le Travailleur communiste, syndical et coopératif* de Belfort. Finalement, Laure est le prénom qui figure sur les couvertures des éditions, toutes posthumes, des écrits retrouvés après la mort de Colette

8 Ch. Baudelaire, « Phares », *Les Fleurs du Mal*, Paris, Gallimard, 1972 et 1996, p. 43.

Peignot. Or, nul ne sait si c'est le prénom – comme le stipulent Georges Bataille et Michel Leiris, ses premiers éditeurs⁹ – qu'elle s'est choisi en vue d'une quelconque divulgation de ses textes ou le prénom d'un personnage auquel elle voulait donner la parole dans *l'Histoire d'une petite fille*.

Colette Peignot, morte à l'âge de 35 ans, n'a donc pas laissé de grand œuvre. De son vivant ont paru seulement quelques articles et comptes rendus mentionnés ci-dessus ainsi que la traduction du roman *L'Étoile rouge* d'Alexandre Bogdanov, et les volumes publiés pendant les neuf décennies qui nous séparent d'elle ne comprennent pas plus de quelques dizaines de poèmes, *Histoire d'une petite fille* – seul récit plus ou moins achevé –, quelques notes, quelques projets de textes et sa correspondance. Et pourtant, communiquer son expérience, et par cela communiquer avec les autres, était pour elle une nécessité quasi vitale. Ce besoin transparait dans ses lettres, et en attestent non seulement les dires de ses proches, mais aussi, et surtout, ses écrits : « Il faut s'EXPRIMER / sur ange et démon / etc. / Exprimer comme une mise au point / de soi-même / Cela ou rien / Il le faut maintenant / c'est possible... facile / c'est toi à dégager du boursier »¹⁰. N'empêche que la question irrésolue, et probablement irrésolvable, est toujours celle du projet – ou non – de Colette Peignot de s'exprimer sous la forme d'une publication régulière.

9 Cf., par exemple, G. Bataille, M. Leiris, « Notes pour *Le Sacré* », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977, p. 129.

10 Laure, *Écrits complets*, éd. établie et annotée par M. Berissi et A. Roche, postface de J. Peignot, Meurcourt, Éditions les Cahiers, 2019, p. 162.

Cette question est au centre, et cela depuis la toute première édition de ses textes en 1939, de polémiques virulentes entre, d'un côté, notamment Georges Bataille, Michel Leiris et ses éditeurs postérieurs, Jérôme Peignot, Jean-Pierre Faye, et de l'autre, son frère et représentant des ayants droit, Charles Peignot, mais aussi Boris Souvarine. Les premiers affirment que Colette Peignot a exprimé explicitement la volonté que ses écrits soient publiés – ses écrits mêmes et les propos qu'elle leur aurait adressés à l'appui – les seconds, eux aussi armés de preuves testimoniales et écrites, réfutent catégoriquement ces assertions en affirmant le strict contraire. Ces polémiques, inaugurées par les lettres qu'ont échangées Bataille et Charles Peignot à peine deux mois après le décès de la compagne de l'un et sœur de l'autre, vont se poursuivre pendant toute une saga épistolaire couvrant à peu près quatre décennies pour aboutir à un roman-feuilleton avec l'entrée dans les journaux, en 1976, de « l'affaire Laure »¹¹. Y participent – avec enthousiasme, voire excitation, ou, bien autrement, à leur corps défendant – presque tous les protagonistes mentionnés ci-dessus, ainsi qu'un grand nombre d'écrivains, artistes, journalistes et éditeurs.

Ce n'est pas le lieu de rappeler tous les détails de ces débats – et brouilles – révélateurs, mais il semble incontournable d'en dégager au moins ce qui a trait aux raisons qui ont pu pousser Colette Peignot à garder un silence *ante mortem* quasi absolu. Ainsi, Bataille et Leiris relatent qu'« avant de mourir, elle a marqué formellement le désir que son témoignage ne reste pas incommuniqué, affirmant qu'il ne faut pas s'isoler, rien n'ayant de sens que ce qui existe pour d'autres êtres »¹².

11 Cf. « Le Vrai dossier de l'Affaire Laure », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539, p. 15-21.

12 G. Bataille, M. Leiris, « Notes pour *Le Sacré* », *op. cit.*, p. 137.

Et, cependant, comme ils l'ajoutent dans la phrase suivante, « la misère inhérente à tout ce qui est littérature lui faisait horreur : car elle avait le plus grand souci qui puisse se concevoir de ne pas livrer ce qui lui apparaissait déchirant à ceux qui ne peuvent pas être déchirés »¹³. Les écrits laissés par Colette Peignot sont bouleversants, ils prennent leur source dans les tragédies personnelles de leur auteure ainsi que dans les drames, les injustices socio-politiques qui la touchaient. Or, selon son amie Simone Weil, le vrai malheur – sauf dans des conditions exceptionnelles – ne se communique pas, car les malheureux ne sont le plus souvent pas capables de l'exprimer et les autres y restent sourds. Et même si certains arrivent à exprimer l'indicible, pour ceux qui ne le connaissent pas, ne le vivent pas, « la pensée répugne à penser le malheur autant que la chair vivante répugne à la mort »¹⁴.

La crainte donc de ne pas être comprise dans ce qui est le plus important et le plus difficile, mais aussi l'horreur de la littérature dans une certaine acception de ce terme. Crainte et horreur que confirme d'ailleurs le représentant de l'autre camp, Boris Souvarine. Comme il l'écrit à Charles Peignot en expliquant sa désapprobation en ce qui concerne la publication des *Écrits de Laure* : « Non pas qu'elle répugnât à s'exprimer pour le monde extérieur, car elle a fait plusieurs tentatives, mais jamais elle n'a été satisfaite de son expression et elle avait horreur de la "chose littéraire". Très peu de lecteurs pourraient la comprendre »¹⁵. À la lumière

13 *Ibidem*.

14 S. Weil, *La Personne et le Sacré*, préface de G. Agamben, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017, p. 59.

15 B. Souvarine, Lettre à Charles Peignot du mardi 1972, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999, p. 179-180.

du propos de Souvarine, Colette Peignot serait donc aussi, tout comme « le dernier encyclopédiste » dont parle Jeleński, bloquée par les exigences excessives qu'elle s'imposait. Il n'est, en effet, pas à exclure que ce qui l'empêchait de faire publier ses textes, ce n'était pas seulement la crainte qu'ils tombent dans le vide – ou, ce qui serait peut-être encore pire, dans l'incompréhension – mais aussi le désir aigu de la perfection, l'injonction absolue de l'exactitude, de l'authenticité qui la caractérisaient selon ceux qui l'ont connue.

Il est ainsi particulièrement malveillant – ou tout simplement stupide – d'imputer à cette femme ayant, répétons-le, en horreur la « chose littéraire », le désir de se garantir une place dans l'histoire de la littérature. Et c'est pourtant ce que fait Bernard-Henri Lévy, n'ayant probablement même pas lu *Les Écrits de Laure* et, si oui, ne les ayant certainement pas compris. Pour Lévy, « la belle et légendaire Colette Peignot », existant seulement par rapport aux hommes, « grâce à Jean Bernier », « grâce à Boris Souvarine », « aux côtés de Georges Bataille »¹⁶, est l'une de celles, comme Nusch, Gala, Lou Andreas-Salomé et d'autres, qui auraient entendu une voix « mystérieuse » – la voix du sexisme que Lévy ne cherche même pas à cacher, n'en étant pas conscient ? – semblant dire de tous temps, à toutes les femmes : « oublie tout cela ; oublie tes livres ; du strict point de vue de cette immortalité qui, apparemment, te tient à cœur, il sera plus rentable, sois-en certaine, de devenir l'objet d'un mythe que l'auteur d'une œuvre mineure »¹⁷. Car les femmes, selon Lévy, ne sont capables que d'« œuvres mineurs », de « livres inutiles », de « pauvres petits romans »¹⁸, mais elles peuvent,

16 B.-H. Lévy, « "La belle et légendaire Colette Peignot" (brève remarque sur le rôle, dans la littérature, des femmes qui n'écrivent pas) », [dans :] *Idem, Les Aventures de la liberté*, Paris, Grasset, 1991, p. 227.

17 *Ibidem*, p. 228.

18 *Ibidem*, p. 229, 234.

si elles sont belles, « devenir l'objet d'un mythe », forgé, bien évidemment, par un homme.

On peut regretter que Bernard-Henri Lévy n'ait pas trouvé de femmes, ou d'hommes, de talent pour qui il aurait été suffisamment attrayant et aurait pu servir de muse, on peut même s'apitoyer sur son sort – le pauvre, lui, pour entrer dans l'histoire, n'a pas d'autre choix que d'écrire ! – mais il n'en reste pas moins une preuve – et encore vivante – parmi beaucoup d'autres confirmant que les objections, les doutes formulés par Souvarine et par Laure elle-même se sont, au moins en partie, confirmés. Ce qui semble surtout échapper à Lévy, c'est que, pour les femmes – encore aujourd'hui et que dire des années 30, quand elles n'avaient même pas le droit de vote en France – l'écriture, et d'autant plus la publication, est une activité qu'étouffe le poids d'inhibitions infiniment plus grandes que dans le cas des hommes écrivains. C'est ce qu'a su exprimer une écrivaine et lectrice de Laure, Marie Cardinal : « elle qui écrit avec une force, une profondeur, une puissance incomparables. Incomparables ! Est-ce que j'exagère ? Non je n'exagère pas, car cet écrivain, ce poète, égal ou supérieur aux plus grands, c'est une femme, une femme morte en 1938 à l'âge de 35 ans ! C'est cela le prodige, que cette femme écrive au ras d'elle-même et que son écriture ne soit ni féminine, ni masculine, mais s'impose comme une écriture, tout simplement. Et moi qui suis une femme qui écrit, je sais le poids que cela pèse, une écriture... Tous ces mots qui ne sont ni faits par nous ni faits pour nous et qui sont nos seuls outils ! Quelle torture contenue dans chacun d'eux ! Chaque mot pour une femme est un risque de perte, de trahison. La table d'une femme n'est pas la table d'un homme, et la liberté alors, et l'amour... ! Quel gouffre entre le

mot amour écrit par un homme et le mot amour écrit par une femme ! Quel vertige ! »¹⁹.

L'enjeu n'est pas d'inscrire Colette Peignot dans le courant de l'écriture féminine – Cardinal souligne avec justesse que son écriture n'est ni féminine, ni masculine – ni, d'autant moins, de chercher en elle une militante pour les droits des femmes dans le sens contemporain de ce terme, mais plutôt de remarquer que, au moment de la divulgation à un large public de ses écrits, ce sont surtout les femmes écrivains et artistes qui ont su dépasser dans leur lecture le mythe de Laure pour accéder à ce qu'elle avait eu à dire, à exprimer²⁰. Si le cri de ceux qui ont subi une certaine oppression ne peut être entendu et tant soit peu compris que par ceux qui, eux-mêmes, l'ont connue, il n'est pas surprenant que ce soient des femmes – à cette époque-là tout récemment libérées de la dépendance législative mais confrontées encore à la domination symbolique, y compris dans le domaine de la création – qui aient su estimer les difficultés qu'avait rencontrées Colette Peignot, et la valeur intrinsèque de ses textes. Comme l'écrit encore Marie Cardinal : « Laure, elle, avance dans l'écriture comme un oiseau qui remonte le vent, avec un courage, une adresse, une maîtrise qui serrent le cœur, le ventre, la gorge. Sans cesse elle est en danger et jamais elle ne succombe. Elle est admirable. Au bout de ce voyage périlleux qui ressemble à une terrible initiation, elle

19 M. Cardinal, « Et la liberté, alors, et l'amour ? », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539, p. 19.

20 D'ailleurs, elles étaient nombreuses à défendre la publication des écrits de Colette Peignot au moment de « l'affaire Laure ». Cf. l'appel signé entre autres par Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Hélène Cixous, Annie Leclerc, Marie Cardinal... (L'Association des Amis de Laure contre l'interdit et l'autodafé, « Le droit du censeur », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539, p. 21).

meurt en laissant des lignes si belles, si graves, que moi, une femme, je pleurais en les lisant »²¹.

Le mythe de Laure, dont les fondements ont été posés par Georges Bataille et Michel Leiris, reforge par Jérôme Peignot et quelques autres hommes à des fins différentes, mais ayant presque toujours peu à voir avec l'héritage littéraire de Colette Peignot, ne semble pas séduire, et donc aveugler, les commentatrices qui savent en démêler les ficelles. Au lieu de se servir de Laure, elles semblent préférer lire ses textes : « Non, je n'ai rien à dire de Laure elle-même qui me parvient par bribes, parcellaire, et dont je ne suis pas sûre, au fond, qu'elle n'ait été inventée par tous ceux qui, follement, crurent à son existence et y mêlèrent la leur... Basculée [sic] du côté de la mort – sans doute bien avant sa mort objective – le fantôme de Laure retrouve quelques contours réels (ô bien fragiles !) dans les passions qu'il fit naître et fait naître aujourd'hui, de la complicité trouble et fertile d'un amant à la mauvaise foi coupable d'un frère, la fascination émouvante d'un neveu. Je l'avoue, la terreur des fantômes m'a contrainte à la recherche d'une Laure plus concrète, plus charnelle. Je l'ai trouvée, incroyablement offerte, dans ses textes, ses écrits : là frémissent les viscères, coule le sang épais de la vie, palpite son désir. Impudique Laure ! J'ai compris ce jour-là la force de l'écriture et combien fantomatiques [sic] en effet sont les corps et les esprits qui la conçurent »²². Non pas la biographie romancée donc, mais l'écriture, l'écriture de Colette Peignot mais aussi de ceux qui lui répondent. Puisque, en effet, il ne s'agit pas de rejeter le dialogue qu'ont entamé avec elle avant et après sa mort ceux qui lui furent proches, « tous ceux qui l'approchèrent, la frôlèrent d'un mot,

21 M. Cardinal, « Et la liberté, alors, et l'amour ? », *op. cit.*, p. 19.

22 N. Châtelet, « La Fièvre du mot », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539, p. 19.

d'une phrase, d'un livre entier »²³, mais plutôt de changer la focalisation et de se concentrer davantage sur ce que transmettent ses écrits et sur la manière dont ils résonnent avec les écrits des autres.

Or, même au XXI^e siècle, un Jean-Paul Enthoven peut utiliser Colette Peignot pour parler, comme l'a fait avant lui un Jérôme Peignot, de lui-même. S'il a lu *Les Écrits*, nous l'ignorons, car il n'en est point question, Laure n'étant pour lui qu'un prétexte pour évoquer une certaine G et toutes ces femmes « mal suicidées », qui « massacrent avec un sourire », qui « sont des assassins bienveillants. Des bourreaux qui s'excusent »²⁴. Si *Les Écrits* aurait pu lui apporter quoi que ce soit, nous l'ignorons, mais heureusement Laure elle-même – tout comme « les femmes-Laure » qui lui « en ont beaucoup appris sur les arrière-mondes du désir » et qui « méritent [s]a gratitude autant que [s]on ironie »²⁵ – peut aider à résoudre le problème de « l'éternel féminin » : « Que veut une femme ? Que se passe-t-il dans son système mental dès qu'elle aspire au salut ? Dès que la damnation lui paraît, pour y accéder, aussi efficace que la sainteté ? Laure le savait. Et son destin peut fournir, sur ces sujets, quelques lumières noires »²⁶. Dès qu'une telle femme remplit sa mission, elle semble n'avoir plus de raison d'être et son existence peut, bel et bien, tirer à sa fin. En ce qui concerne Laure, « muse ambiguë »²⁷, rejetée en quelque sorte par « son mentor » Bataille, « sa solitude fut heureusement abrégée par le caprice de ses poumons fragiles. Il était temps [...] »²⁸.

23 *Ibidem*.

24 J.-P. Enthoven, *La Dernière Femme*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006, p. 41.

25 *Ibidem*, p. 36.

26 *Ibidem*.

27 *Ibidem*.

28 *Ibidem*, p. 49.

Selon une logique de sexisme aujourd'hui évidente, on réduit ainsi Colette Peignot à un moyen permettant aux hommes de se connaître mieux, de se développer, à un accessoire au « grand homme », « grand écrivain » ou – ce qui est peut-être encore pire, car en apparence flatteur – à cette « muse ambiguë » dont l'existence ne se justifie que par l'œuvre de son compagnon, à cette « muse malade » à qui l'on demande seulement, encore une fois selon l'expression du poète, que « [s]on sang chrétien coul[e] à flots rythmiques »²⁹. Et pourtant, en dépit de ce qu'en pensent des Bernard-Henri Lévy, des Jean-Paul Enthoven, Colette Peignot ne fut pas cette muse au sens d'être – de sexe féminin bien évidemment – qui utilise ses appas pour séduire des hommes, qui se crée comme une image à contempler et convoiter, qui se fait autre pour qu'ils la désirent, pour qu'ils vantent tout aussi bien ses charmes que ses folies, ses déchaînements. Elle ne fut pas, comme d'ailleurs beaucoup d'autres femmes ayant reçu cette étiquette, une de celles « qui mirent, selon la formule, moins de talent dans leur œuvre que de génie dans leur vie et qui eurent le génie, en tout cas, de détecter les hommes symboles d'une époque, de s'y attacher, de les attacher et de jouer leur propre partie en entrant, simplement, dans leur œuvre et dans leur vie »³⁰. Colette Peignot, et ce sont autant ses écrits que les propos de ceux qui la connaissaient qui en attestent, ne fut pas une existence relationnelle, n'existant que par rapport aux autres.

Il semble d'ailleurs que ce soit entre autres pour cela que la relation, la rencontre avec elle – ou avec ses textes – était tellement importante et inspirante pour beaucoup de ses contemporains – même s'ils avaient

29 Ch. Baudelaire, « La muse malade », *Les Fleurs du Mal*, *op. cit.*, p. 44.

30 B.-H. Lévy, « "La belle et légendaire Colette Peignot" (brève remarque sur le rôle, dans la littérature, des femmes qui n'écrivent pas) », *op. cit.*, p. 228.

parfois du mal à l'avouer –, y compris pour Bataille, Souvarine, Leiris, Weil, et sa propre famille (qui est à ce titre rarement évoquée), ainsi que pour les lecteurs de ses éditions posthumes, à commencer par Jérôme Peignot et les lectrices mentionnées ci-dessus. De plus, parmi ceux et celles qui ont considéré les écrits de Colette Peignot comme dignes de publication (et de toutes les brouilles consécutives qui ont trouvé, dans les années 70, leur apogée avec « l'affaire Laure ») – d'abord Georges Bataille et Michel Leiris, puis Gaston Gallimard et Jean Paulhan (le projet face au refus de Charles Peignot n'a cependant pas abouti), Jérôme Peignot et Jean-Pierre Faye, finalement des éditeurs tout récents, Jean-Sébastien Gallaire, Sébastien Jallaud – il y a eu ceux qui ont contribué le plus à la création du mythe de Laure. Qui plus est, ces mêmes hommes – Bataille, Leiris, Peignot – ont aussi souligné l'influence qu'ont eue sur eux Colette Peignot et ses écrits, y compris pour l'élaboration de concepts aussi cruciaux que celui du sacré pour Bataille.

Les mots de celle qui, selon Leiris, « avait choisi pour se dépeindre le prénom émouvant de "Laure", émeraude médiévale alliant à son incandescence un peu chatte une suavité vaguement paroissiale de bâton d'angélique »³¹, ont valu et peuvent toujours valoir – que ce soit pour les lectrices-écrivaines qui semblent y voir comme un encouragement à écrire malgré tout ou pour tous ceux qui cherchent à dépasser le malheur – autant que ces pierres précieuses dont parlait Stempowski. Cependant, pour faire ressortir leur éclat propre, il est indispensable de mettre de côté le mythe qui les falsifie, de les relire pour ce qu'ils sont. D'un autre côté, si Colette Peignot a fréquenté ces « hommes symboles d'une époque », elle n'en est pas moins elle-même une enfant du siècle ou, comme

31 M. Leiris, *Fourbis*, Paris, Gallimard, 1955, p. 214.

l'écrit encore Leiris, « une femme de [s]on siècle et de [s]on climat »³². Tout comme la génération des gens « nés au sein de la guerre, pour la guerre »³³ décrite par Musset, elle a grandi au sein de la première guerre pour vivre consciemment l'époque turbulente menant à la seconde et, par l'audace de ses choix existentiels, par son courage d'écrire et d'agir malgré la souffrance, de chercher des moyens pour aider les autres, pour communiquer avec eux au temps difficile des injustices sociales et de la simple misère humaine, elle ne peut que – et de la manière la plus manifeste – nous faire ressentir qu'il y a effectivement de ces « formes de vie, des esprits créatifs et féconds du fait même de leur existence »³⁴, de par le caractère même de cette existence. Une ratée donc ? Certainement pas.

32 *Ibidem*.

33 A. de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Flammarion, 2010, p. 63.

34 K. Jeleński, « Ostatni encyklopedysta. Wspomnienie o Józefie Michałowskim », *op. cit.*, p. 59.

bibliographie

- Bataille G., Leiris M., « Notes pour *Le Sacré* », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.
- Baudelaire Ch., « La muse malade », *Les Fleurs du Mal*, Paris, Gallimard, 1972 et 1996.
- Baudelaire Ch., « Phares », *Les Fleurs du Mal*, Paris, Gallimard, 1972 et 1996.
- Cardinal M., « Et la liberté, alors, et l'amour ? », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539.
- Châtelet N., « La Fièvre du mot », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539.
- Enthoven J.-P., *La Dernière Femme*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006.
- Jeleński K., « Ostatni encyklopedysta. Wspomnienie o Józefie Michałowskim », [dans :] *Idem, Chwile oderwane*, Gdańsk, słowo/obraz terytoria, 2010.
- L'Association des Amis de Laure contre l'interdit et l'autodafé, « Le droit du censeur », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539.
- Laure, *Écrits complets*, éd. établie et annotée par M. Berissi et A. Roche, postface de J. Peignot, Meurcourt, Éditions les Cahiers, 2019.
- Leiris M., *Fourbis*, Paris, Gallimard, 1955.
- Lévy B.-H., « "La belle et légendaire Colette Peignot" (brève remarque sur le rôle, dans la littérature, des femmes qui n'écrivent pas) », [dans :] *Idem, Les Aventures de la liberté*, Paris, Grasset, 1991.
- Musset A. de, *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Flammarion, 2010.
- Souvarine B., Lettre à Charles Peignot du mardi 1972, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.
- Stempowski J., « Rubis d'Orient », [dans :] *Idem, Notatnik niespiesznego przechodnia*, Warszawa, Instytut Dokumentacji i Studiów nad Literaturą Polską – Biblioteka « Więzi », 2012, t. 1.
- Weil S., *La Personne et le Sacré*, préface de G. Agamben, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017.

abstract

A Few Remarks on a Woman Who Wrote

Colette Peignot (1903–1938), long known primarily under the pseudonym Laure, was a French author who, during her lifetime, published only articles, reviews, and a translation; all her most important writings appeared posthumously. This article examines the reception of her work which was and remains marked by the perspective of men who created it. Drawing on testimonies, archival debates, and feminist readings, it contrasts the myth of “Laure,” shaped by male authors, with the intrinsic value of her writing. Peignot’s reluctance to publish is explored in light of her pursuit of authenticity, fear of misunderstanding, and aversion to “literature”. The study highlights how women writers, freed from mythic projections, recognized the force and originality of her work, and reveals her as a “child of the century” whose existence embodied creativity and resistance.

keywords


Colette Peignot (Laure), reception, myth, women critics

mots-clés

Colette Peignot (Laure), réception, mythe, femmes critiques

paulina tarasewicz

Assistante à l'Institut de Philologie Romane de l'Université de Gdańsk, membre de l'Équipe de Recherche en Théorie Appliquées (ERTA) et du comité de rédaction des Cahiers ERTA, traductrice, auteure d'articles et de la monographie *Pour l'expérience : Madame Edwarda de Georges Bataille*, Roberte, ce soir de *Pierre Klossowski*, Histoire d'O de *Pauline Réage*. Elle prépare une thèse portant sur Colette Peignot.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 06.05.2025 Accepted : 10.07.2025 Published : 30.09.2025	VARIA	ASJC 1208
ORCID : 0000-0001-6108-3370			
P. Tarasewicz, « Quelques remarques sur une femme qui a écrit », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 43, pp. 157-175. DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.43.07			
www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			